HAL
open science

Colloques et documents: comptes rendus “ New Perspectives on Global Environmental Images ” (Conférence, Meudon, 9-10 octobre 2014)

Sebastian Grevsmühl, Aurore Viard-Crétat

To cite this version:

Sebastian Grevsmühl, Aurore Viard-Crétat. Colloques et documents: comptes rendus “ New Perspectives on Global Environmental Images ” (Conférence, Meudon, 9-10 octobre 2014). Natures Sciences Sociétés, 2015, 23, pp.S126-S128. 10.1051/nss/2015026 . hal-02319688

HAL Id: hal-02319688

https://hal.science/hal-02319688

Submitted on 18 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Natures Sciences Sociétés, 23, supplément, S126-S128 (2015)
© NSS-Dialogues, EDP Sciences 2015
DOI: 10.1051/nss/2015026

Disponible en ligne sur :
www.nss-journal.org

Natures
Sciences
Sociétés

Repères

Colloques et documents : comptes rendus

« New Perspectives on Global Environmental Images »
(Conférence, Meudon, 9-10 octobre 2014)

Des ours polaires à la fameuse planète bleue, de nombreuses images sont mobilisées pour alerter les sociétés humaines sur la crise environnementale en cours. Jouant sur la frontière entre prise de conscience rationnelle et émotion, ces images constituent une véritable culture visuelle : elles contribuent à structurer nos représentations des relations entre les sociétés et leur environnement, de l'avenir et du passé du monde, de l'articulation entre choix sociopolitiques, développements technologiques et contraintes naturelles. En particulier, elles nourrissent pour la plupart une conception globale de l'environnement. Ces images héritent de la cartographie et de la fascination esthétique, gestionnaire et militaire qui se mettent en place avec les premières images vues du ciel, puis de l'espace. Les vues de la planète bleue sont devenues des icônes pour symboliser l'ensemble des problèmes écologiques, accompagnées paradoxalement de la montée en puissance d'un imaginaire de gestion planétaire hautement techniciste[1]. L'alerte climatique constitue un exemple emblématique et un réel centre de gravité de ce processus.

La conférence internationale *New Perspectives on Global Environmental Images* – tenue en anglais avec traduction simultanée en français – était organisée par le Groupement d'intérêt scientifique climat environnement société, en coopération avec le Centre Alexandre Koyré[2] dans le cadre du projet ENVIGLOB. L'objectif général du projet était d'analyser la mise en débat de l'environnement global à travers deux grands axes de réflexion, l'un portant sur les discours controversés menés par les climatosceptiques, l'autre sur le rôle central des cultures visuelles dans la constitution de problèmes environnementaux globaux. En tant que manifestation scientifique du deuxième volet, le but de la conférence était d'analyser les dynamiques de production, de circulation et d'utilisation de représentations globalisantes de l'environnement et d'appréhender la complexité des enjeux dans une perspective transdisciplinaire. Étaient donc réunis des chercheurs allemands, argentins, brésiliens, britanniques, canadiens, états-uniens, français et suédois issus de disciplines très diverses : des climatologues, des géographes, des politistes, des sociologues, des philosophes, des historiens, des ingénieurs.

Plusieurs fils rouges ont été tissés au cours de ces journées. Un premier axe de réflexion concerne la frontière entre science et politique dans les choix de représentation. Comment les scientifiques du climat choisissent-ils les modalités de représentation de leurs résultats ? Tout l'enjeu est de parvenir à concilier, d'une part, la complexité et les incertitudes qui font partie intégrante de la modélisation climatique, et, d'autre part, la volonté de formuler un message audible pour un large public (Richard Hamblyn, Birkbeck College, University of London ; Thomas Nocke, PIK Potsdam Institute for Climate Impact Research). De nombreux modèles et scénarios coexistent. Les chercheurs leur donnent du sens en les confrontant et en intégrant des probabilités. Pourtant, dans cette nébuleuse de constructions théoriques et graphiques, l'urgence climatique est objective et consensuelle. Pour la communiquer, les chercheurs mêlent dans leurs choix de représentation prudence scientifique et message d'alerte, informations quantitatives et normes culturelles : graphiques et cartes sont alors parés de nombreuses nuances de rouge pour signifier à la fois le réchauffement et le danger. Ces décisions collectives passent par d'importants débats au sein des communautés scientifiques (Birgit Schneider, Postdam University ; Martin Mahony, King's College London). Tout comme

[1] Grevsmühl, S., 2014. *La Terre vue d'en haut : l'invention de l'environnement global*, Paris, Seuil. La conférence dont il est question dans ce compte rendu a été organisée aussi à l'occasion de la publication de cet ouvrage.

[2] Le programme de cette conférence et les enregistrements audio des communications sont disponibles à l'adresse suivante : http://www.gisclimat.fr/feedback-international-conference-new-perspectives-global-environmental-images.

les images satellitaires[3] (Cathy Dubois et Michel Avignon, CNES ; Johan Gärdebo, KTH Stockholm ; Arnaud Saint-Martin, université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines) et les cartes géographiques (Hervé Regnauld, université Rennes II), les diagrammes et cartes climatiques sont donc des constructions qui résultent autant de contraintes techniques que de négociations et d'arrangements institutionnels entre les différentes communautés qui les produisent et les diffusent. Dans le cas du climat, l'importance des enjeux économiques, industriels et géopolitiques renforce ces tensions lors de la sélection d'images pour les rapports du GIEC : certains gouvernements peuvent exclure un diagramme dont les choix de représentation (teintes rouges, ligne seuil pour un réchauffement de 2 °C, etc.) leur semblent trop prescriptifs, et donc trop politisés. La frontière entre science et politique est donc elle-même débattue selon des intérêts nationaux (M. Mahony[4]).

Un deuxième fil rouge porte sur la nécessité de « rendre visibles » des phénomènes invisibles – que ce soient l'océan comme entité globale, le trou dans la couche d'ozone, la pollution radioactive ou le changement climatique (H. Regnauld ; R. Hamblyn ; B. Schneider ; M. Mahony ; A. Saint-Martin). De fait, l'augmentation de la concentration atmosphérique de gaz à effet de serre n'est pas directement perceptible, contrairement à la pollution industrielle ou urbaine. Ce constat amène aisément à promouvoir la diffusion d'images scientifiques pour médiatiser l'alerte. Le message climatique semble ainsi devoir s'inspirer d'une autre première crise environnementale globale, à savoir des visualisations du « trou » dans la couche d'ozone[5] qui aurait été déterminantes pour stimuler une réponse politique rapide (R. Hamblyn). Suffirait-il pour autant de produire des images adéquates sur le changement climatique, où les faits parleraient d'eux-mêmes, pour susciter une action politique efficace ? Ce point a suscité d'importants débats, tant sur les différences entre problèmes environnementaux que sur l'impossibilité de représenter des faits « purs » ou encore sur la complexité des éléments qui interfèrent avec les images.

Surtout, l'idée qu'une mise en images réussie du changement climatique aboutirait à une prise en main efficace de ce problème sous-entend que le principal frein relève d'un manque de conscience de la part du grand public. Une troisième piste de réflexion concerne les implications de cette supposition. La façon dont les médias grand public aux États-Unis ont traité de l'environnement dès 1990 illustre un effet pervers de dépolitisation. Le message sur la crise environnementale s'est retrouvé réduit aux petits gestes écologiques du quotidien, et s'adresse non plus aux citoyens mais aux consommateurs (Finis Dunaway, Trent University[6]). Les images de la planète sont dès lors réappropriées sans fin par le marketing pour vendre un sentiment d'harmonie avec la nature (Silke Vetter-Schultheiß, Université technique de Darmstadt). Proposant une thérapie moraliste face à l'angoisse qu'ils cultivent, les médias ont ouvert la voie à la (sur)consommation verte et ont contribué à dépolitiser les imaginaires sur l'environnement. Insister sur la nécessité d'une prise de conscience populaire risque donc de confiner la responsabilité environnementale à une échelle individuelle inadéquate.

La dimension performative des images globales se joue aussi dans le sentiment de contrôle qu'elles renforcent et la place centrale qu'elles donnent aux technologies. Adoptée aussi bien par les cercles militaires que par de nouveaux types d'écologistes, la métaphore du « vaisseau spatial Terre » est l'une des icônes de cette conceptualisation d'un espace clos et fini. Elle reflète la quête utopique d'un usage des ressources intégralement planifié. Cette vision managériale de l'environnementalisme semble vouloir confier les commandes du « vaisseau spatial Terre » à une élite d'experts et de technocrates censée reproduire sur Terre l'idéal de gestion des stations spatiales (Sebastian Grevsmühl, Université Pierre-et-Marie-Curie). Ainsi, le quatrième fil rouge porte sur les enjeux de pouvoir liés aux vues globalisantes.

Quelles sont les conséquences de la multiplication et de l'amélioration sans fin des outils de suivi et de surveillance depuis le ciel et l'espace de la planète et des activités anthropiques ? Les travaux de Foucault et de Deleuze sur les technologies de contrôle des sociétés et des individus, au sein d'institutions étatiques ou via les modes de communication instantanée, ont inspiré à Passetti le concept de « corps planète ». Cette nouvelle manière de gérer la planète s'exerce de façon décentralisée par la production d'une sorte de « double numérique » de la Terre. Dans la continuité des enjeux de la guerre froide et de la compétition économique internationale, le concept de « développement durable » légitime aujourd'hui la production massive d'informations sur les ressources naturelles et leur utilisation, générant de nouveaux rapports de force, notamment entre Nord et Sud (Leandro Siqueira, Pontifícia Universidade Catolica de São Paulo).

[3] Voir Cirac, G.C., 2014, *POLDER and the age of the space Earth sciences : A study of technological satellite data practices*. Thèse de doctorat en histoire des sciences, Centre Alexandre-Koyré, EHESS, CNES.

[4] Mahony, M., 2014, Climate change and the geographies of objectivity: The case of the IPCC's burning embers diagram, *Transactions of the Institute of British Geographers*, doi: 10.1111/tran.12064.

[5] Hamblyn, R., Callana, M., 2009. *Data soliloquies*, London, Slade. Voir aussi Grevsmühl, S., 2014. The creation of global imaginaries: The Antarctic ozone hole and the isoline tradition in the atmospheric sciences, in Schneider, B., Nocke, T. (Eds), *Image Politics of Climate Change*, Berlin, Transcript, 29-53.

[6] Dunaway, F., 2015. *Seeing Green: The Use and Abuse of American Environmental Images*, Chicago, Chicago University Press.

Les producteurs d'images climatiques eux-mêmes peuvent se sentir investis d'un pouvoir et d'une responsabilité majeurs (T. Nocke). Les choix de représentation qu'ils font semblent pouvoir directement influer sur l'avenir de la planète (B. Schneider[7]). La puissance des images globales passe aussi par une fascination technologique face aux processus technoscientifiques qui permettent leur production. Le revers de la médaille devient explicite avec la promotion de la géo-ingénierie, marquée par un lourd interventionnisme technocratique qui dessine à l'horizon les dangers considérables de ce nouveau « savoir-pouvoir » s'exerçant sur une Terre que l'on voudrait contrôler totalement. Pourtant, les implications sociales et environnementales de ces approches ne cessent de fait de nous échapper, dans la science-fiction comme dans la réalité (James R. Fleming, Colby College).

Une cinquième piste concerne les enjeux stratégiques et économiques de la production des images et des imaginaires. La production de données satellitaires est empreinte d'intérêts nationaux, comme le montre la coopération franco-suédoise pour le programme SPOT. Sans être propriétaire ni des images ni des satellites, la Suède profite de l'accès aux informations pour commercialiser des produits dérivés. En diffusant les premières images de Tchernobyl ou en vendant son expertise à d'autres pays, la Suède parvient à s'imposer au détriment de la France (J. Gärdebo). Il serait intéressant de prolonger ces réflexions en analysant l'économie de la production de données climatiques et comment, dans ce contexte spécifique, s'articulent coopération et compétition entre États, institutions scientifiques et techniques, organisations internationales ou encore acteurs privés.

Des représentations de catastrophes advenues ou à venir, telles que les tsunamis ou les accidents nucléaires, sont également utilisées pour mobiliser les populations en faveur du climat et de l'environnement. Certaines interventions ont souligné l'effet contreproductif de sidération que cette tendance peut générer. La circulation ultrarapide et les outils de visualisation aujourd'hui disponibles sur Internet renforcent une certaine banalisation de l'horreur (A. Saint-Martin). Ces images peuvent être d'autant plus démobilisatrices qu'elles montrent souvent des espaces où les humains ne sont pas visibles. Tout comme les vues globales de la planète, ces images renvoient à une conception désincarnée de l'environnement, où les réalités locales, géographiques et politiques sont remplacées par une humanité globale et abstraite (C. Dubois et M. Avignon[8]).

Comment contrecarrer alors les enjeux de pouvoir et de contrôle qu'imposent les vues globalisantes ? Une première piste consiste à intégrer les acteurs de terrain dans les dispositifs de production d'images, en partant de leurs préoccupations et de leurs priorités, plutôt que de se conformer aux perspectives d'experts extérieurs (A. Saint-Martin, C. Dubois et M. Avignon). De plus, les vues globales dominantes ne sont pas la seule cosmologie possible et légitime ; d'autres représentations de l'Univers et des relations entre humains et nature, et entre local et global permettent de questionner les modes de relations à l'environnement qui ont mené à la crise. Qu'il s'agisse d'imaginaires sur la Terre Mère mobilisés par des mouvements autochtones, de symboles contestataires produits lors de manifestations citoyennes (John Tresch, University of Pennsylvania[9]) ou encore de performances artistiques telles que le *land art* (Nathalie Blanc, CNRS), ces représentations ouvrent le champ des possibles et rappellent la dimension métaphorique, construite, et donc politique, de toute image climatique ou environnementale.

C'est finalement toute l'ambivalence des images environnementales globales que de jouer à la fois un rôle de miroir réflexif potentiellement mobilisateur, tout en contribuant par certains aspects à renforcer les rapports de force et les dynamiques qui participent à la crise environnementale.

Sebastian Grevsmühl
(Université Pierre-et-Marie-Curie, OSU Ecce Terra, Paris, France)
sebastian.grevsmuhl@upmc.fr

Aurore Viard-Crétat
(*EHESS, Centre Alexandre-Koyré, Paris, France)*
aurore.viardcretat@ehess.fr

7 Voir aussi : Schneider, B., 2014. Red futures: The colour red in scientific imagery of climate change, in Juneja, M., Schenk, G. (Eds), *Imaging Disaster,* Heidelberg, Winter, 183-193.

8 Dubois, C., Avignon, M., Escudier, P., 2014. *Observer la Terre depuis l'espace*, Paris, Dunod.

9 Tresch, J., 2007. Technological world-pictures, *Isis*, 98, 84-99.